

Douglas Macgregor : Sommet de l'OTAN désastreux – nouvelle guerre contre l'Iran et la Russie

Douglas Macgregor est colonel à la retraite, vétéran de combat et ancien conseiller principal du secrétaire à la Défense des États-Unis. Le colonel Macgregor évoque le sommet de l'OTAN. Merci d'aimer, de vous abonner et de partager ! Achetez les produits dérivés de Diesen : <https://diesen-shop.fourthwall.com/en-nok> Suivez le professeur Glenn Diesen : Substack : <https://glenndiesen.substack.com/> X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : <https://www.patreon.com/glenndiesen> Soutenez les recherches du professeur Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glenndiesen> Buy me a Coffee : buymeacoffee.com/gdieseng Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Livres du professeur Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

#Glenn

Bienvenue à nouveau. Nous sommes rejoints une fois de plus par le colonel Douglas McGregor, vétéran décoré, auteur et ancien conseiller du secrétaire à la Défense des États-Unis. Merci d'avoir pris le temps d'être avec nous. Je suis sûr que vous avez suivi le sommet de l'OTAN, et j'aimerais beaucoup connaître votre point de vue à ce sujet. Cela s'est produit à peu près au moment où le porte-parole du Kremlin, Dmitri Peskov, a déclaré qu'en raison de l'implication de l'OTAN dans cette guerre, il ne s'agissait plus d'une opération militaire spéciale, mais bien d'une guerre. Tout cela est évidemment très préoccupant, mais j'aimerais d'abord savoir ce que vous retenez, vous, de ce sommet de l'OTAN.

#Douglas Macgregor

C'est une question intéressante, parce que, selon l'endroit où l'on se trouve et ce qu'on pense, on n'en tire pas forcément la même conclusion. Pour ma part, c'est assez simple. Une fois de plus, je reste sidéré par l'absence totale de cohérence stratégique dans tout ce que Donald Trump dit ou fait. C'est ce qui le rend très divertissant. C'est d'ailleurs pour ça qu'il a eu du succès comme star de télé-réalité. Mais je pense que ça sème le chaos et l'incertitude partout où il passe. Peut-être que c'est quelque chose qu'il aime, et dont il pense tirer avantage. J'ai donc été surpris qu'on revienne sur le sujet du Groenland, et sur l'importance soi-disant cruciale d'occuper le Groenland pour empêcher les navires chinois et russes de menacer, d'une manière ou d'une autre, les États-Unis via le Groenland et l'Europe. J'espère simplement que tout le monde s'en est désintéressé autant que, visiblement, Giorgia Meloni.

#Glenn

J'ai été impressionné par le mépris total avec lequel elle a traité Trump.

#Douglas Macgregor

C'était une décision très avisée. Malheureusement, d'autres ont été d'une complaisance affligeante, trop occupés à chercher à se le concilier. À part ça, je pense qu'il devrait être clair pour tout le monde, y compris pour les Israéliens — qui, à mon avis, ne le comprennent pas tout à fait — que sa décision de lever les sanctions et de fournir le F-trente-cinq aux Turcs n'est pas dirigée contre Israël. Je sais que les Israéliens sont, à juste titre d'ailleurs, très inquiets de la menace que représente la Turquie, parce qu'elle est bien réelle. Pas pour le moment, mais c'est quelque chose avec quoi ils devront composer, s'ils sortent indemnes de cette phase.

Plus important encore, je pense que Donald Trump est en train de soudoyer M. Erdogan une fois de plus pour qu'il reste de notre côté, qu'il laisse les Israéliens tranquilles, qu'il prenne ses distances avec Moscou, qu'il réduise sa coopération avec les Iraniens et, entre guillemets, qu'il soit notre ami — ce qui veut vraiment dire : fais ce qu'on te dit de faire. Maintenant, le fait qu'il ait pu remettre ces F-trente-cinq à Erdogan ne garantit rien de tout ça. Erdogan est, par nature, machiavélique. Il ira toujours dans la direction qui, selon lui, sert le mieux ses intérêts et ceux de son pays. Soit. Mais je pense que, pour l'instant, c'est exactement ce que Donald Trump voulait obtenir. Et Donald Trump adore la mise en scène, il adore être célébré. Je crois que les Turcs ont fait un travail remarquable pour lui offrir tout l'apparat du pouvoir et de la gloire dont il pouvait rêver.

Bien mieux que tout ce qu'il obtient aux États-Unis, d'ailleurs. Au-delà de ça, les Européens ont eu droit au discours habituel, parce que cet homme, c'est un disque rayé. Il ne cesse de répéter : vous ne dépensez pas assez, vous n'en faites pas assez, chaque fois que je traite avec vous, je suis frustré, j'ai envie de me retirer, et ainsi de suite. Tout cela alimente le désir européen de trouver un moyen d'entraîner les États-Unis dans une confrontation militaire directe avec la Russie. Et donc, tout cet accent mis sur le fait de donner plus d'argent, plus d'équipement, et toutes ces absurdités au régime ukrainien — qui, il faut bien le dire, est à bout de souffle — fait partie de cet effort pour nous y entraîner. Mais ce n'est pas seulement une question de nous entraîner. C'est aussi une façon de provoquer le président Poutine.

Et ça, c'est quelque chose que les Européens essaient de faire, je dirais, depuis au moins trois ans. Mais maintenant, c'est devenu très sérieux. Il est clairement évident que la Lituanie, et d'autres pays membres de l'OTAN comme la Finlande, qui partagent une frontière avec la Russie, ne se contentent pas d'offrir ouvertement des bases, voire potentiellement des armes nucléaires sur leur territoire — des armes qui pourraient nous appartenir et être utilisées contre la Russie —, ils font aussi savoir qu'ils sont tout à fait disposés à coopérer avec l'Ukraine, de toutes les manières possibles, pour nuire à

la Russie. C'est catastrophique. C'est là que le président Trump, s'il s'intéressait vraiment à une forme de stabilité en Europe, devrait immédiatement taper du poing sur la table et dire : « C'est hors de question. C'est inacceptable. » Mais il ne l'a pas fait.

En fait, ce qu'il a fait, après beaucoup d'insistance et de tractations en coulisses, c'est qu'il s'est assis là et a écouté Rubio, notre secrétaire d'État, expliquer pourquoi il était si important, à ce stade, si on voulait faire avancer les négociations pour mettre fin à la guerre, d'aider les Ukrainiens à frapper en profondeur sur le territoire russe. Et comme si ça ne suffisait pas, le président Trump a dû intervenir pour dire : oui, je pense que c'est une escalade, mais je crois que c'est la voie vers le succès des négociations et vers la paix. Incompréhensible. Tout cela montre une ignorance totale de la situation réelle en Europe et en Russie. Mais ce n'est pas vraiment nouveau. Je veux dire, on a affaire aux amateurs les plus flagrants qu'on ait eus, certainement depuis Roosevelt. Tout le monde essayait de dire à Roosevelt, encore et encore, la même chose. Churchill aussi d'ailleurs. Ils disaient : écoutez, on est à cent pour cent pour vaincre les nazis. On comprend ça.

Mais ça ne sert à rien de créer une situation qui profite à la menace soviétique. Et ils l'ont dit ouvertement — on peut le lire dans les notes de l'État-Major impérial de l'armée britannique — la Russie communiste de Staline représente une menace bien plus grande et durable que l'Allemagne nazie. On a essayé de lui répéter ça encore et encore. Et qu'est-ce qu'on a eu en retour de Roosevelt ? « J'ai le pressentiment que l'oncle Joe est un homme bien, et qu'on peut travailler avec lui. » Et ensuite, malgré toutes les informations disponibles, les gens autour de lui — de Harry Dexter White à Harry Hopkins, Felix Frankfurter et Henry Morgenthau — la plupart de ceux qu'on appellerait aujourd'hui des mondialistes sionistes pro-communistes, lui ont servi tout un tas d'inepties qu'il a avalées avec enthousiasme et répétées. Résultat : nous n'avions aucune stratégie pour la Seconde Guerre mondiale.

Et quand il est devenu évident qu'on allait enfin entrer en Europe centrale, c'est là que, bien sûr, Churchill arrive, trop tard pour la fête, sans réelle influence, parce qu'il est désormais le vassal de la grande Amérique. Et il dit : « Tu sais, Ike, ce serait bien si nous contrôlions Berlin, Prague et Vienne. Ce serait utile que tu les prennes tout de suite. » Mais c'était trop tard. Et la suite, on la connaît. L'histoire, tout le monde la connaît. Certains disent : « Ah, la Seconde Guerre mondiale, c'était formidable. » Non, pas du tout. Elle nous a laissés dans un état de conflit et d'hostilité terrible, qui a duré près de cinquante ans, et dont on aurait tous pu se passer. Et quand enfin cet état a été surmonté, on n'a pas pu s'empêcher d'en rajouter, encore une fois, dans l'espoir de détruire cet État russe qui venait tout juste de se libérer du communisme.

Alors, qu'est-ce qu'on a avec Donald Trump à Istanbul ? La même ignorance, la même absurdité. Une démonstration de plus qu'il est surtout influencé, non seulement par les gens qui l'entourent, mais aussi par ceux qui lui parlent juste avant qu'il ouvre la bouche. Parce que si on avait posé à Trump certaines de ces questions il y a deux semaines, je pense qu'on aurait sans doute eu une réponse différente. À plusieurs reprises, il dit : je ne veux plus envoyer d'argent à l'Ukraine, je veux que les Européens s'en occupent, je veux me retirer. Mais comment se retirer quand, en réalité, on

intervient et qu'on prend les commandes, ce qu'il a fait, en fait ? C'est évidemment une musique très agréable aux oreilles de la cabale mondialiste de Baerbock et Macron.

Je ne sais pas comment il va en ce moment, mais c'est sûr que Starmer, et son successeur, qui n'est qu'un autre Starmer sous un autre costume, tout ça, franchement, c'était très décevant. Maintenant, il y en a d'autres qui étaient là, qui n'ont pas beaucoup parlé, et c'est eux qu'il faut observer de très près. Je parle en particulier des Hongrois, des Croates. Eux, ils n'ont aucun intérêt pour cette guerre contre la Russie. Les Slovaques non plus, et même les Polonais. Si on regarde les sondages récents, et le fait que Zelensky ait rendu l'Ordre de l'Aigle blanc à la Pologne, c'est parce qu'ils en ont assez des Ukrainiens, pour tout un tas de raisons. Et puis, ils n'ont pas envie de perdre encore dix mille soldats polonais dans une guerre contre la Russie, comme ça a déjà été le cas. Alors il a dit : « Voilà ton aigle blanc, reprends-le. »

#Glenn

Voici ce que Zelensky a dit aux Polonais.

#Douglas Macgregor

Vous savez, ils ont célébré ce nazi, Bandera, et ses amis, qui ne se contentaient pas de tuer des Juifs. Ils voulaient aussi tuer des Polonais, et ils en ont massacré plus de cent mille. Et ça, ça a été célébré en Ukraine. C'est insensé. Ça n'a aucun sens. Je pense qu'ils vont devenir de plus en plus influents, parce que la Slovaquie, la Pologne, la Hongrie, eux, ils sont à la frontière de la Russie. Ils sont aussi à la frontière de l'Ukraine. Autrement dit, ils ont un intérêt direct dans ce qui s'y passe. Et à un moment donné, ils vont passer à l'action. Mais pour ce qui nous concerne, tout le monde veut qu'on soit impliqués.

Mais si on veut essayer de combattre la Russie, ou, vous savez, si on veut essayer de mettre en place, je crois, l'idée de Trump, quand il parlait d'une zone d'exclusion aérienne au-dessus de l'Ukraine... enfin, s'il essaie de faire ça, qu'est-ce que vont faire les Polonais, les Hongrois et les Slovaques ? Qu'est-ce que vont faire les Roumains ? Est-ce qu'on va commencer à faire décoller toutes nos missions depuis la Suède et la Finlande ? Depuis le Danemark, la Norvège, l'Angleterre ? Je ne sais pas si quelqu'un y a vraiment réfléchi, mais c'est complètement fou. Donc, à mon avis, tout ça a été une catastrophe, sauf pour Donald, personnellement. Lui, il s'est énormément amusé.

#Glenn

Oui, apparemment oui. Mais que pensez-vous du changement de position des États-Unis, justement ? Tout ce discours, comme vous l'avez mentionné, sur une zone d'exclusion aérienne... Bon, peut-être qu'il ne faut pas exagérer. C'était plutôt une réaction à chaud. Je ne crois pas qu'il ait vraiment réfléchi à ce qu'il disait. Mais il y a aussi maintenant cette idée d'autoriser la fabrication de missiles Patriot par les Ukrainiens, ou... Et puis, encore une fois, les propos de Rubio, qui dit que toutes ces

frappes en Russie sont une bonne chose. Est-ce que, selon vous, cela montre un vrai tournant de la politique américaine ? Ou est-ce que c'est juste, disons, un petit geste pour rassurer les Européens ?

Parce que, comme vous l'avez dit, l'objectif principal des Européens semble être d'entraîner les États-Unis dans une guerre avec la Russie. Enfin, ils y sont déjà, d'une certaine façon, mais il s'agit d'approfondir leur implication. Et j'imagine que, dans cette optique, les Européens sont prêts à encaisser toutes sortes d'humiliations, que ce soit à propos de l'Espagne, du Groenland, de Meloni, ou, comme un journaliste l'a demandé à Mark Rutte : « Vous n'avez donc aucun respect pour vous-même ? » Parce qu'avant, on n'était pas autant un État satellite, mais là, oui, c'est assez frappant. Gênant, certes, mais frappant. Bref, ma question, c'était : est-ce que vous voyez un changement dans la politique américaine, ou est-ce que ce ne sont que des paroles ? Parce qu'avec Trump, parfois, c'est difficile à dire.

#Douglas Macgregor

Non, je pense que c'est une question tout à fait légitime. J'ai dit que, d'un certain point de vue, c'est dangereux, très dangereux. Vous savez, si on revient à Casablanca, en janvier mille neuf cent quarante-trois, c'est là que Roosevelt a soudainement annoncé qu'il exigeait une reddition sans condition. Et Churchill a été stupéfait. On le voit d'ailleurs dans le film, il se retourne un peu, comme pour dire : « Quoi ? On n'en a jamais parlé. » Même Staline, qui n'était certainement pas un humanitaire, avait assez de bon sens pour dire : « Vous savez, nous pensons qu'il faudrait négocier avec ces gens-là. Nous avons des contacts, et les Allemands seraient peut-être prêts à trouver une forme de fin négociée à tout ça. Pourquoi faites-vous ça ? » Eh bien, Roosevelt en a décidé ainsi. Il a pris cette décision, seul.

Il a décidé que ça avait l'air bien, que ça sonnait bien. Et quelqu'un lui a demandé : « Mais d'où ça vient, ça ? » Et là, un peu de confusion. Quelqu'un a dit : « Eh bien, Ulysses Grant, pendant la guerre de Sécession. Un vrai Américain. Capitulation inconditionnelle. » Pourquoi j'en parle ? Parce que c'est Donald Trump tout craché. C'est sorti spontanément de sa tête. Il s'est dit : « Ah, tiens, c'est une bonne idée. » Alors, que fait-on quand on est Russe ? C'est ça, la question. Et je pense que les Russes prennent tout ça très au sérieux. Et qu'est-ce qu'on a toujours mal fait ? On s'est toujours trompé sur Moscou. On les a toujours écartés d'un revers de main. On les a gravement sous-estimés dès le premier jour. Et même aujourd'hui, on continue, en pratique, à les balayer d'un revers de main sur le plan militaire.

Comment on peut faire ça à ce stade, c'est incompréhensible. Mais Glenn, je suis sûr que tu l'as vu. Moi, je le vois tout le temps ici, à Washington. Les Russes, eux, ils ne font rien. Tu vois, c'est cette idée : tu piques le cobra, encore et encore. Le cobra reste là, il ne bouge pas, il ne frappe pas. Tu te dis, il ne frappera pas. Et puis tu continues à le piquer... et au bout d'un moment, qu'est-ce qu'il fait ? Il frappe. Et tu meurs. C'est ça qu'on ne comprend pas. C'est là qu'on va. C'est ce vers quoi on

pousse. Et puis, je pense qu'il y a aussi une tendance, du côté américain, à beaucoup fanfaronner, à parler trop, à faire des promesses qu'on ne peut pas tenir. Et tu sais, quand tout le reste échoue, on finit par intimider les gens.

On ne peut pas intimider les Russes. On ne peut pas intimider les Iraniens. On ne peut pas intimider les Chinois. Oubliez ça. C'est fini. C'est terminé. Alors, qu'est-ce que vous espérez obtenir ? Je pense qu'on perd beaucoup de soutien dans le Golfe, mais aussi en Europe, de la part de nombreuses personnes. Ce n'est pas vraiment perçu ou connu ici, aux États-Unis, mais c'est bien réel. Et je pense que ça ne va faire qu'empirer. Donc oui, ça m'inquiète. Je trouve la situation très dangereuse. Mais je ne crois pas que le président Trump ait la moindre idée de la gravité de ses propos, ni de l'image ridicule qu'il donne au monde, ni à quel point il se laisse manipuler par les mauvaises personnes, que ce soit les Israéliens ou les Européens. Peu importe.

#Glenn

Oui, je pense que cette tendance à sous-estimer les Russes vient sans doute de cette période de paix hégémonique. Pendant la guerre froide, on savait qu'il fallait rester prudents. Mais après la guerre froide, quand on vit dans une paix hégémonique, par définition, si votre sécurité repose sur une puissance telle que l'avis des Russes n'a plus d'importance, la logique même, c'est qu'on peut les ignorer sans risque. À partir du moment où l'on admet qu'il faut prendre en compte leurs préoccupations, on reconnaît en fait que l'ère hégémonique est terminée. Donc, à mon avis, c'est un vestige du moment unipolaire.

Mais les Européens, justement, comment vous interprétez leurs intentions, leur stratégie ? Parce qu'ils ne cessent de répéter qu'il faut un cessez-le-feu immédiat, la paix. Et qu'une fois que ce sera en place, on pourra envoyer nos troupes en Ukraine, et que l'Ukraine pourra rejoindre l'OTAN. Franchement, est-ce que c'est de la bêtise ou de la provocation ? Est-ce qu'ils cherchent à empêcher la paix, ou bien est-ce qu'ils croient vraiment à leur propre propagande de guerre, selon laquelle il s'agirait d'une guerre impériale menée par la Russie, sans aucun lien avec l'expansion de l'OTAN ? Comment vous évaluez la position des Européens, là ?

#Douglas Macgregor

Eh bien, je ne sais pas vraiment ce que pense l'Européen moyen qui vote. J'en ai une petite idée en Allemagne. Mon expérience, avec la plupart des Allemands, c'est qu'ils sont très mécontents du gouvernement à Berlin. Ils ne soutiennent pas une guerre totale contre la Russie. Ils sont bien plus préoccupés par la vague de criminalité qui a déferlé sur le pays depuis deux mille quinze, à cause de tous ces non-Européens qu'ils ont accueillis. Ils aimeraient se débarrasser de ce problème. Au-delà de ça, je ne peux pas en dire beaucoup plus. On sait que l'Allemagne, et je dirais aussi la Grande-Bretagne — on pourrait d'ailleurs dire la même chose, dans une certaine mesure, de nous-mêmes —

, sont désindustrialisées. Elles sont donc au bord de l'effondrement économique. Le système financier ne pourra plus les soutenir très longtemps. Et les gens me disent : « Mais comment pouvez-vous dire ça ? »

Eh bien, il suffit de regarder le nombre de personnes qui n'arrivent pas à trouver du travail en Allemagne. Regardez le nombre de gens officiellement au chômage, totalement dépendants des aides de l'État. Et là-dedans, j'inclus un grand nombre de ces migrants non désirés. C'est la même chose au Royaume-Uni. Et qu'est-ce que la guerre engendre toujours ? La guerre engendre l'inflation. Et en ce moment, pour faire face à ça, qu'est-ce qu'on fait ? Eh bien, on augmente les taux d'intérêt. On n'a pas le choix. On ne les contrôle plus vraiment. Et si vous regardez l'obligation américaine à dix ans, qui est vraiment très importante — tout le monde le sait, que ce soit quelqu'un comme Gundlach, Luke Gromen ou d'autres spécialistes du marché obligataire — eh bien, regardez le pétrole, l'inflation et le marché des obligations pour comprendre l'évolution des taux d'intérêt.

Le prix du pétrole est déjà monté à presque quatre-vingts dollars le baril, maintenant que les détroits sont de nouveau fermés. Et ils vont rester fermés pendant un certain temps. Je ne sais pas combien de temps exactement. Les gens pensent qu'on va vivre un effet yo-yo : une pause cette semaine, la guerre la semaine prochaine, encore une pause la semaine d'après, puis la guerre à nouveau, et ainsi de suite. Les marchés ne peuvent pas supporter ça. Et à la longue, tous les efforts entrepris par les gourous de la finance qui entourent Trump, ses amis et les milliardaires de New York, pour faire baisser artificiellement le prix du pétrole en le vendant à découvert, en profitant de déclarations publiques au bon moment... tout ça va échouer. Ça ne marchera plus.

Et quand ça arrivera, si on regarde le marché obligataire aujourd'hui, le taux des obligations à dix ans tourne autour de quatre virgule cinq pour cent, voire plus. Tous ceux que je connais me disent la même chose. Je ne suis pas un expert dans ce domaine, mais je ne pense pas qu'il faille l'être pour comprendre ce qui se passe. Quand ce taux à dix ans atteindra cinq pour cent, ce sera fini. On ne pourra plus rembourser la dette. On ne pourra plus emprunter. La destruction du crédit, qui sera inévitable à ce moment-là, va entraîner tout l'Occident dans sa chute. Et c'est exactement la direction qu'on prend en ce moment.

Beaucoup de gens, moi y compris, pensaient que Trump avait compris le danger. C'est pour ça que j'ai trouvé qu'il avait fait une déclaration intelligente en signant le protocole d'accord. Tout le monde sait que ce protocole est une abomination pour Donald Trump, pour son administration, et pour tout Washington. En gros, c'est une reconnaissance du fait que nous ne sommes plus la puissance hégémonique. C'est exactement ton point. On a capitulé. Tout le monde dit : oui, c'est un document de reddition. Eh bien, ce qu'on a dit, c'est qu'on n'est plus l'hégémon. Et franchement, ça me va très bien, à moi comme à la plupart des Américains, parce qu'on n'a pas envie de dépenser notre argent pour ces absurdités. Ce n'est pas nécessaire. On n'a pas besoin d'être l'hégémon.

Nous devons nous défendre et protéger nos véritables intérêts. Mais ce n'est pas du tout l'attitude à Washington. Donc, je pense qu'on va droit dans le mur. On va atteindre ces cinq pour cent. Ça va

casser, et ensuite, on sera en chute libre. Tout va s'arrêter net. Alors, quand est-ce que ça va arriver ? Je n'en sais rien. Ça peut être le mois prochain, à Noël, ou en octobre. Mais je pense qu'on y va tout droit. Je ne vois pas comment on peut l'empêcher. Les Européens, eux, je crois qu'ils n'y croient pas. Ils pensent, d'une manière ou d'une autre, qu'on peut encore bricoler le système et continuer à vivre avec cette dette colossale. Moi, je n'y crois pas.

#Douglas Macgregor

Le Royaume-Uni est tout près d'en arriver à des affrontements ouverts dans les rues. Je veux dire, on ne peut tolérer indéfiniment que des gangs de violeurs pakistanais et d'autres éléments violents issus d'une population migrante non désirée s'en prennent à des citoyens britanniques désarmés, sans qu'à un moment quelqu'un dise : « ça suffit ». Donc, je pense que de mauvaises choses se préparent. Et puis, il y a autre chose : tout ça se mêle non seulement à la déception économique, mais aussi à une véritable guerre de classes. Et je crois que c'est vrai dans une grande partie de l'Europe, parce que les élites mondialistes sont, pour l'essentiel, complètement déconnectées de la majorité de la population. Elles s'en moquent.

Vous savez, si vous écoutez des gens comme David Betts, il vous dira que les députés ne comprennent même pas ce qui se passe à vingt kilomètres de là. Ils n'ont aucune idée de la réalité. Et je pense que c'est de plus en plus vrai à Paris. On a cette espèce de classe bureaucratique, parasitaire, qui se maintient toute seule et qui pense que la vie continuera quoi qu'il arrive. Ils se moquent complètement de ce qui arrive à la population, tant qu'ils gardent leur poste et leur salaire. Aux États-Unis, ce sont tous ces gens qui ont investi dans des fonds de pension, sur lesquels on emprunte à un rythme effréné. Et ces gens-là vont tout perdre. C'est ma génération.

Ce sont ceux qu'on appelle les boomers. Ils cotisent à ces systèmes depuis des années. Tout ça va se produire. Et ça, ça va vraiment tout changer. Mais en attendant, le danger, ce sont les remarques stupides qu'on fait sur des choses qu'on ne peut tout simplement pas faire. Et si on essaie, on va échouer. En réalité, c'est un appât pour les Russes. On les provoque. On leur dit : montrez que vous êtes sérieux, montrez que vous pouvez le faire. Et là-dessus, je dois reconnaître une chose au président Poutine : il a su ne pas tomber dans le piège. Et il avance. L'autre jour, je me suis assis avec quelqu'un qui connaît bien les affaires russes, qui comprend l'armée et les difficultés qu'ils rencontrent.

Toutes les armées ont des problèmes, d'ailleurs. Les Russes ont les leurs. Mais le long de la ligne de front, qui continue d'avancer vers l'ouest, il n'y a aucun doute là-dessus. C'est lent, parce que sans ces milliers de drones qu'il faut neutraliser, je pense que tout serait terminé en quelques jours. Mais quand on finit par créer une sorte de chaudron et qu'on encercle la zone, il faut deux semaines pour la réduire, pour éliminer les forces qui s'y trouvent, puis avancer, et continuer à progresser. Ils se rapprochent de plus en plus du bord. Le drone, lui, c'est un irritant. Ce n'est pas le changement stratégique majeur que beaucoup en Occident imaginent. C'est un sérieux irritant stratégique pour Moscou.

Leur opinion publique est furieuse à ce sujet. Les Russes en ont assez. Alors, quand Peskov déclare, en gros, que l'« opération militaire spéciale » est terminée, que c'est désormais la guerre, ce n'est pas vraiment une surprise. On a déjà entendu beaucoup de responsables, y compris Sergueï Lavrov, dire qu'on est déjà dans la Troisième Guerre mondiale. Si j'avais été secrétaire d'État, ou quelque chose du genre, ça m'aurait suffi pour aller aussitôt à la Maison-Blanche et dire : écoutez, on ne peut pas laisser faire ça. Il faut s'asseoir et discuter avec eux. La dernière chose dont l'humanité a besoin, c'est d'une Troisième Guerre mondiale. Eh bien, les Russes sont prêts à la mener. Nous, non. Et l'Europe non plus, comme vous le savez. Les petites armées lilliputiennes ne pourront rien y faire.

Et quand on regarde le nombre de troupes que nous avons sur le terrain, environ cent dix mille, cent treize mille, peut-être plus, qu'est-ce qu'on va en faire ? Ensuite, il faut les ravitailler, les soutenir, les déplacer. Il faut aussi les protéger contre toutes ces menaces. Et pour tout ça, on n'est pas prêts. Alors, qu'est-ce qu'on fait ? On compte sur la puissance aérienne ? Notre aviation est déjà largement engagée dans le Golfe persique et dans la guerre avec l'Iran. Je ne sais pas vraiment ce que ces gens ont en tête. La plupart du temps, j'ai l'impression que c'est du bluff. Mais je pense aussi qu'il y a une part d'illusion, l'idée qu'on est encore la même puissance, dans la même position qu'en mille neuf cent quatre-vingt-onze.

#Glenn

Est-ce que vous partagez ce point de vue de Sergueï Lavrov, selon lequel nous serions déjà dans une Troisième Guerre mondiale ? Ou bien pensez-vous qu'on s'en approche ? Comment voyez-vous la situation ?

#Douglas Macgregor

Je pense que si j'étais à sa place, en voyant ce qui se fait et qui va fondamentalement à l'encontre de la sécurité nationale de la Russie, je réagisais sans doute de la même façon. En revanche, j'aimerais beaucoup le détromper sur cette manière de penser, et je prendrais des mesures concrètes pour le rassurer. Mais ce n'est pas ce qu'on fait. On agit comme si nous étions les seuls à compter, et que ce qu'ils pensent n'a aucune importance. C'est cette relation de type parent-enfant que Trump essaie d'imposer partout où il va, avec tout le monde, dans le reste du monde. Vous savez, du genre : « Je leur ai dit qu'ils avaient une chance, et qu'ils voulaient un accord. » Eh bien, s'ils veulent un accord, ils devront faire ce que je dis.

Vraiment, Monsieur le Président ? Vous savez, vous ne l'avez pas entendu dire que, soi-disant, les Iraniens sont désespérés, qu'ils veulent un accord ? Eh bien, devinez quoi : les Iraniens sont en mode guerre totale. Et nous ? Non. Et si vous comptez les affronter dans leur région, là où ils vivent, juste à leur porte, il vaut mieux bien réfléchir à ce que ça implique. Parce que ce sera une guerre longue, une vraie guerre. Et encore une fois, nous ne sommes pas prêts pour ça. Je me fiche complètement de ce qu'il dit en public. Nous ne le sommes pas, vous le savez. La Marine a d'ailleurs

reconnu qu'elle avait plus de lanceurs et plus de tubes pour missiles qu'elle n'a de missiles à tirer. C'est désormais public.

#Glenn

C'est assez extraordinaire, quand même. Qu'est-ce que vous faites ? À propos de Trump, justement, quand il parle de haut à tout le monde... Ce n'est pas seulement Trump, en réalité. Je pense que c'est aussi, encore une fois, une conséquence de l'ordre hégémonique après la guerre froide. La diplomatie a été remplacée par une sorte de relation maître-élève. On ne cherche plus vraiment la compréhension mutuelle ni le compromis. C'est plutôt le professeur de civilisation qui explique au reste du monde comment il devrait faire des concessions unilatérales pour nous ressembler davantage. On continue à tenir ce discours, mais le reste du monde n'écoute plus. Cela dit, je suis content que vous ayez mentionné l'Iran et tout le reste, parce qu'à ce sommet de l'OTAN, ils ne se sont pas seulement attaqués à la Russie. Trump a été très virulent sur l'Iran. Il a affirmé que le mémorandum d'entente était mort, que le cessez-le-feu était terminé.

Il a traité les diplomates iraniens d'ordures. Est-ce que les États-Unis se dirigent maintenant vers une guerre totale ? Parce que, comme vous l'avez dit tout à l'heure, on part souvent du principe qu'on peut contrôler l'escalade. Qu'on peut faire ce va-et-vient : on part en guerre, on fait une pause. Guerre, pause. Mais les Iraniens, eux aussi, ont leur propre politique intérieure, visiblement. Leurs faucons, en quelque sorte, voient leurs positions confirmées : leurs adversaires ne respecteraient pas les accords. Et à un moment donné, pourquoi voudraient-ils mettre fin aux combats, si ces affrontements intermittents se déroulent toujours selon les conditions de leurs adversaires ? À un moment, ils n'accepteraient plus que les États-Unis gardent le contrôle de l'escalade. C'est pour ça que je reste, disons, sceptique. Je ne vois pas l'intérêt stratégique de repartir en guerre contre l'Iran — en tout cas, pas de cette manière.

#Douglas Macgregor

Eh bien, tout d'abord, c'est une guerre juive menée contre l'Iran. Je dis « juive » parce qu'elle n'est en aucun cas exclusivement israélienne. Elle implique le lobby juif ici, aux États-Unis, ainsi qu'un grand nombre de milliardaires qui en constituent l'épine dorsale. Ils possèdent, en pratique, entièrement non seulement Donald Trump, mais aussi le Congrès. Monsieur Netanyahu, quand il s'est lancé dans cette guerre, c'était une guerre jusqu'au bout. Dès le départ, il parlait en des termes de terre brûlée. Vous voyez, c'est ce que j'appelle, moi, la manière mongole de faire la guerre.

Vous savez, à l'époque, quand les Mongols entraient en guerre contre vous, c'était fini. Ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour vous éradiquer complètement, ne laissant en vie que juste assez de monde pour payer le tribut et administrer le territoire en votre absence. Je pense que c'est un peu ce que M. Netanyahu a toujours voulu. Et si on regarde la stratégie appliquée à la Russie, c'est la même que pour l'Iran. Le message, c'est : on va vous détruire. On va provoquer la désintégration de votre État et de votre société. Vous serez divisés, fragmentés, et c'est nous qui déciderons, au final,

qui gouvernera. Voilà le programme de Netanyahou, pas seulement pour l'Iran, mais pour tout le Moyen-Orient. Et face à ça, soit vous vous soumettez, soit vous tombez.

Et ça, c'était toujours la réponse mongole : rejoignez-nous ou mourez, soumettez-vous ou soyez détruits. Nous, on agit au nom d'Israël. Monsieur Trump agit au nom de Monsieur Netanyahou et des gens qui l'ont mis au pouvoir. C'est là qu'il en est. Alors, les gens me demandent tout le temps : « Mais qu'est-ce qui se passe, Doug ? Pourquoi il ferait ça ? » Tout ce que je peux dire, c'est que je pense que cet homme est sous pression. Je ne sais pas laquelle, mais c'est sûr qu'il ne montrait pas beaucoup d'intérêt pour ce genre de choses avant. Au contraire, je me souviens qu'il était plutôt réticent à s'impliquer dans quoi que ce soit au Moyen-Orient. Donc, ce n'est pas seulement un énorme changement chez lui, personnellement.

Il se passe autre chose. Et je pense qu'on en saura plus quand Monsieur Netanyahou viendra à Washington la semaine prochaine. Il y aura alors une coordination plus étroite, plus de planification. Quelqu'un m'a dit l'autre jour que les Israéliens auraient fait savoir, en privé, que si, pour une raison ou une autre, nous devions nous désengager de la guerre, ils utiliseraient l'arme nucléaire. Parce que c'est, selon eux, leur réponse. Eh bien, je ne sais pas quoi dire, sinon que s'ils faisaient ça, ce serait la fin de l'État d'Israël, une bonne fois pour toutes. Aucune chance, à mon avis, que cet État puisse survivre. Mais j'imagine que la réponse, c'est : d'accord, on comprend, et on ne veut pas que ça arrive, donc on fera ce que vous voulez qu'on fasse.

C'est peut-être la réponse qu'ils obtiennent depuis le début. En tout cas, on a bien l'impression qu'ils obtiennent tout ce qu'ils veulent. Ils ont accès à tout, y compris aux renseignements, et maintenant, de plus en plus, à l'ensemble de notre potentiel militaire. Et personne, au Congrès, ne semble vouloir s'y opposer. En fait, la plupart sont impatients de tout leur céder. Et puis, il faut regarder les centaines de millions de dollars dépensés, depuis des décennies, pour acheter ces politiciens. Aujourd'hui, ils les possèdent. À un moment donné, ça ne pourra plus durer. Moi, je continue de dire que c'est le système financier, et les fondamentaux économiques sous-jacents, tellement fragiles, qui finiront par mettre un terme à tout ça. J'espère simplement que ça arrivera avant qu'il ne se produise quelque chose de pire.

Et bien sûr, quand on écoute le président Trump, et qu'on sait à quel point il peut changer d'avis du jour au lendemain, je m'inquiète qu'il fasse soudain un revirement dans le mauvais sens et qu'il dise : « Eh bien, utilisons une arme nucléaire. » Il a répété à plusieurs reprises qu'il ne le ferait pas, qu'il trouve ça insensé. Il l'a dit publiquement, encore récemment, ces derniers mois. Mais on l'a déjà vu dire beaucoup de choses, puis faire demi-tour, un virage à cent quatre-vingts degrés, non ? Et c'est exactement ce qu'il vient de faire sur le protocole d'accord. Mais, pour être honnête, ce protocole n'a jamais été acceptable pour nous, parce qu'il signifiait qu'on abandonnait notre hégémonie. Et ça, on ne veut pas le faire. On ne va pas non plus faire pression sur les Israéliens pour quoi que ce soit, parce qu'au fond, ce sont eux qui semblent avoir la main sur nous. Franchement, je ne vois pas comment on peut l'interpréter autrement. Et vous ?

#Glenn

Non, je ne m'attendais pas à ce que les États-Unis appliquent le protocole d'accord. Je veux dire, toute cette idée de verser autant d'argent en réparations, de débloquer les avoirs, de lever toutes les sanctions... ce n'était pas envisageable. Je pense même que c'était impossible à faire. Mais je pensais que les États-Unis allaient simplement faire traîner les Iraniens, essayer de renégocier, dire quelque chose comme : « on ne peut pas payer de réparations à cause du Congrès », juste pour rouvrir le détroit d'Ormuz et mettre fin à tout ça dans des conditions plus favorables.

Mais repartir en guerre maintenant, ce qui ne ferait que durcir la position de l'Iran, ça, comme je l'ai dit, n'a aucun sens — du moins sur le plan stratégique — à moins qu'ils n'aient quelque chose en réserve dont je n'ai pas connaissance. Mais à propos des nouvelles menaces de Trump, puisqu'il disait, tu sais, on a attaqué l'île de Kharg, mais on pourrait aussi la prendre — comment comprendre ça ? Parce que, encore une fois, il doit bien y avoir une raison pour laquelle ils ne l'ont pas fait lors des deux précédentes confrontations. Alors pourquoi aller aussi loin maintenant ? Ou bien est-ce encore une fois juste des paroles ?

#Douglas Macgregor

Vous vous souvenez de l'opération à Ispahan, où on a essayé d'envoyer des forces spéciales, avec un important soutien aérien et l'expertise de la CIA, entre autres. L'idée, c'était qu'elles se trouvaient à portée de plutonium qui pouvait, je suppose, être récupéré puis exfiltré du pays. Mais tout ça s'est terminé en désastre. L'affaire a été couverte — ou disons dissimulée — par cette histoire d'un officier soi-disant abattu qu'il fallait aller récupérer. C'était en quelque sorte un écran de fumée. Et ce qu'on a découvert, c'est que dans une région d'Iran où on pensait qu'ils seraient vulnérables, ils ne l'étaient pas du tout. Alors, une fois de plus, la question s'est posée : est-ce qu'on a encore sous-estimé le régime ?

Avons-nous sous-estimé l'appareil militaire, avec tous ses systèmes, humains et à distance ? Eh bien, je suppose que oui. Et je pense que plusieurs personnes ont dit — en fait, je sais qu'elles l'ont dit — qu'elles étaient presque reconnaissantes que ça se soit produit, parce que ça a mis fin à son fantasme de pouvoir reproduire ce qu'on avait fait au Venezuela. Souvenez-vous, au Venezuela, ça avait marché parce qu'on avait soudoyé tout le monde, ou presque. Mais même là, quelqu'un qui a beaucoup d'expérience dans ce domaine m'a dit : « Doug, tu sais, toutes ces opérations sont très fragiles, et l'échec n'est jamais loin. Il suffit d'un seul tir de RPG. Il suffit de toucher un hélicoptère qui passe, avec un RPG, une mitrailleuse lourde, un canon automatique, n'importe quoi... et tu te retrouves avec une catastrophe sur les bras. »

C'est ça que les gens ne comprennent pas. Les forces spéciales ont des capacités remarquables, mais aussi des limites extraordinaires. Elles dépendent d'un niveau de renseignement et de précision que personne d'autre n'exige à ce point. Quand on est dans une unité de combat classique, avant d'exécuter une mission, on ne dit pas : « Désolé, je ne peux pas faire cette mission parce que je n'ai

pas toutes les informations. Il y a trop de risques. On va sans doute se faire tuer, il y a trop d'ennemis sur le terrain », et ainsi de suite. Ça, ça n'existe pas. On reçoit la mission, on y va, point final. Mais les forces spéciales, elles, connaissent très bien leurs propres limites. Surtout d'après mon expérience avec les unités spéciales de l'armée — ce sont des gens très réalistes.

Je pense que beaucoup d'entre eux se sont détendus après avoir vu cet échec, parce qu'on a évité de lourdes pertes et qu'on a pu se retirer. Donc, je crois que ça a été interprété comme : « Vous voulez qu'on aille sur une île ? C'est très risqué. On peut sans doute y arriver, mais est-ce qu'on y arrivera sans pertes ? Et si on y arrive, qu'est-ce qu'on fait ensuite ? » Vous voyez, on est sur l'île... Est-ce qu'on creuse d'énormes trous pour s'y cacher en attendant qu'on vienne nous sauver ? Ou est-ce qu'on devient juste une cible vivante pour chaque missile balistique et chaque système sans pilote dans le coin ? Il y a aussi des gens qui ont parlé de Chabahar, de la prise de ce port, parce qu'il est en dehors du Golfe. L'idée, c'est que si on en prenait le contrôle, ça donnerait un levier sur l'Iran. Mais je n'ai pas encore bien compris quel serait ce levier, stratégiquement parlant. À mon avis, les Iraniens adopteraient probablement la position des Russes.

Eh bien, s'ils veulent s'emparer de Chabahar, on la défendra si on le peut. Mais si ce n'est pas possible, on fera en sorte qu'ils ne prennent rien du tout. Alors, vous comptez utiliser les ruines de Chabahar comme base de lancement pour pénétrer à nouveau l'espace aérien iranien, avec des hélicoptères et des V-22, pour prendre le contrôle, disons, de Bandar Abbas ? Pardon... ou bien vous allez tenter de voler depuis les Émirats arabes unis, en traversant directement le Golfe ? Et je crois que tout le monde se dit : attendez une minute, ce n'est pas... enfin, si vous cherchez quelque chose de propre, de décisif et d'efficace, ce n'est peut-être pas la meilleure option. Mais je ne sais pas qui est là-bas. Vous avez écouté le général Kellogg et le général Keene. Je pense qu'ils soutiendraient probablement n'importe laquelle de ces options. Je ne sais pas, j' imagine que oui. Ils feront tout pour élargir cette guerre, en espérant qu'en le faisant, ils pourront mettre l'Iran à genoux. Moi, je n'y crois pas.

#Glenn

Oui, j'ai remarqué que Trump a retiré la Syrie de cette liste des États soutenant le terrorisme. En tout cas, il a dit qu'il le ferait lors du même sommet. Donc, oui, je ne sais pas si c'est censé élargir la guerre. Mais j'aimerais revenir sur quelque chose que vous avez dit tout à l'heure. Vous disiez que les Israéliens considèrent désormais la Turquie comme une menace grandissante. Qu'est-ce qu'il y a, dans la relation entre la Turquie et Israël, qui ne rend pas la guerre inévitable, mais qui les met quand même sur la voie d'un conflit plus important ?

#Douglas Macgregor

En deux mille treize, j'ai été invité à une conférence en Israël qui célébrait l'anniversaire de la guerre de soixante-treize. C'était une très bonne conférence, j'y ai beaucoup appris. À ce moment-là, j'écrivais un livre, et je travaillais justement sur le front égyptien de la guerre de soixante-treize. J'ai

pu rencontrer des gens intéressants qui y avaient participé. Et ça, c'est toujours le mieux, de parler à quelqu'un qui a vraiment vécu ces événements. Pendant que j'étais là-bas, on m'a demandé de dire quelques mots sur l'avenir, et j'avais une diapositive à propos de la Turquie. C'est d'ailleurs en ligne, si vous tapez mon nom sur Internet, vous pouvez sans doute retrouver la présentation. Et à l'époque, je leur ai dit : ne vous méprenez pas. Le fait que l'Amérique cherche à désengager ses forces d'une grande partie de la région ne veut pas dire qu'elle manque de soutien envers Israël.

Nous allons vous aider à vous défendre, absolument. Le problème, c'est que tout le monde a fini par comprendre qu'en réalité, on ne les aide pas à se défendre ; on les aide à éliminer tous ceux qu'ils n'aiment pas. Et là, il y a une énorme différence entre la défense et ce genre de choses. J'ai d'ailleurs montré une diapositive sur la Turquie, en précisant que, désormais, il faut dire « Türkiye », comme ils le souhaitent. Et j'ai expliqué que la Turquie a connu, au fil du temps, une évolution assez profonde, mais régulière, qui l'a éloignée du modèle d'Atatürk : un modèle fondamentalement laïque et plutôt tourné vers l'Europe, vers la modernisation à l'européenne. Tout ça, c'est fini. Les Turcs ont redécouvert leurs racines. Et leurs racines, elles, ne sont pas en Europe.

Leurs racines sont au Moyen-Orient et en Asie centrale. Ils diffèrent par la religion, la culture, la langue et l'origine. Et aujourd'hui, ils célèbrent ces différences au lieu de les étouffer, parce qu'ils estiment qu'Atatürk, qui reste très respecté — et à juste titre, c'était un homme brillant —, était perçu comme quelqu'un qui voulait réprimer des choses qu'on ne peut tout simplement pas réprimer. C'est contre nature. Vous voyez, ce serait un peu comme dire à tous les Norvégiens d'abandonner leur nationalité norvégienne, aux Suédois d'en faire autant, et de tous se regrouper dans un grand État scandinave. Peu probable que ça arrive. Donc je pense que les Turcs en sont venus à comprendre qu'ils ont d'autres responsabilités. C'est une grande puissance.

Nous ne sommes pas faibles. Et nous devrions avoir davantage notre mot à dire sur ce qui se passe dans cette région. D'ailleurs, depuis très longtemps — et j'en ai parlé avec des officiers turcs — ils me disent : « Mais qu'est-ce que vous faites encore en Turquie ? Vous n'avez plus besoin d'être ici. Vous n'avez plus besoin d'armes nucléaires ici. » Ils ajoutent : « Nous n'avons pas de mauvaises relations avec les Russes, et nous ne voulons pas en avoir. » Je pense qu'il y a cette idée que la région peut très bien se passer de nous. Et, franchement, ils regardent les pays islamiques sunnites en se disant qu'ils devraient avoir de meilleures relations avec eux, et qu'ils devraient être prêts à les aider et à les soutenir à l'avenir.

Je pense que les Pakistanais, et les accords qu'ils ont maintenant conclus avec les Saoudiens, ne sont que le début de tout ça. À mon avis, on va voir de plus en plus d'intégration et de coopération militaire, avec pour objectif de défendre le monde islamique contre les puissances extérieures — pas seulement les Israéliens, mais tous ceux qui voudraient venir et imposer leur domination. Et c'est pour ça que, dans ce mémo en quatorze points, il est écrit : plus de bases américaines dans le Golfe persique. Il est temps de partir. Vous avez fini ici. Et ils insistent là-dessus. Moi, je fais partie de ceux qui sont d'accord avec eux. Je pense qu'on devrait se retirer.

Mais une grande partie de ce que nous avons, et de ce que nous faisons, comme on en a déjà parlé, Glenn, est en quelque sorte hypothéquée à la vanité. Quand l'Empire britannique a fini par être démantelé, beaucoup de gens se sont dit : « Eh bien, on a tenu bon pendant longtemps. On aurait dû s'en retirer plus tôt. » Et c'est vrai. À un moment donné, on a tiré tous les avantages possibles. Et je pense qu'il est temps de partir. Ce n'est pas forcément une critique de nous-mêmes, c'est simplement la logique du monde. Mais je crois que c'est là où nous allons. Et les Turcs s'inscrivent dans cette dynamique. Eux aussi ont des intérêts qui divergent fortement de ceux de l'OTAN, de l'Union européenne, et des nôtres.

#Glenn

Ça ne veut pas dire qu'on doit faire la guerre, mais ça veut dire qu'on doit le respecter. Mais pourquoi la Turquie serait-elle une plus grande source d'inquiétude, disons, que l'Arabie saoudite, pour les Israéliens ?

#Douglas Macgregor

Les Saoudiens ne peuvent conquérir personne. D'accord. Les Turcs, eux, le peuvent. Et les Turcs peuvent mettre un million d'hommes sur le terrain en trente jours. Ils ont des armes modernes. Ils ont leur propre base industrielle. Ils peuvent fabriquer leurs propres armes et leur propre matériel. Et souvenez-vous, vous avez entendu Erdogan le dire publiquement. Il agite le doigt : « Ne nous fais pas la leçon, Netanyahu. Ne nous dis pas ce que tu as. On sait ce que tu as, et on n'a pas peur. » De quoi parle-t-il ? Des armes nucléaires. Parce que les Turcs savent depuis des années qu'ils peuvent se tourner vers le Pakistan s'ils ont besoin d'une arme nucléaire. Ce qu'on ne semble pas comprendre, c'est que les Turcs, les Iraniens et d'autres encore voient un intérêt à être, disons, un État au seuil nucléaire, sans pour autant être un État nucléaire.

#Glenn

Tu sais, si tu n'as pas besoin d'avoir une arme nucléaire, pourquoi en voudrais-tu une ?

#Douglas Macgregor

C'est plus d'ennuis que ça n'en vaut la peine. Mais il faut être dans une position où, si on en a besoin, on peut devenir un État du seuil. Malheureusement, avec notre comportement, avec la façon dont on a géré les choses en Iran, je pense qu'on rend de plus en plus probable que beaucoup, vraiment beaucoup d'États développent, construisent et déploient des armes nucléaires. En d'autres termes, on obtient exactement le contraire de ce sur quoi Donald Trump ne cesse d'insister.

#Glenn

Il se peut qu'ils n'aient jamais d'arme nucléaire.

#Douglas Macgregor

Bon, eh bien, bonne chance avec ça, Donald, parce que tout ce qu'on a fait a envoyé un message très clair : il faut être fou pour ne pas en construire un. Mais je ne pense pas qu'ils en veuillent vraiment, même maintenant. Moi, en tout cas, je n'en voudrais pas. Honnêtement, j'aimerais qu'il n'y en ait aucun sur cette planète.

#Glenn

On s'en porterait mieux. Oui, je pense que c'est devenu, ou que ça va devenir, la nouvelle forme de dissuasion nucléaire. En gros, si un pays développe l'arme nucléaire, ça pousse les autres à vouloir en faire autant. Mais il y a aussi ces États dits « au seuil nucléaire ». Par exemple, si Israël attaquait l'Iran avec une arme nucléaire, les Israéliens savent très bien que les Iraniens pourraient en fabriquer quelques-unes d'ici la fin de la semaine. À mon avis, ça suffira. C'est une sorte de voie intermédiaire : avoir la dissuasion, sans pour autant provoquer la prolifération.

#Douglas Macgregor

Eh bien, vous savez, je ne me souviens plus du nom de ce monsieur. Je devrais, mais ça ne me revient pas pour le moment. Peut-être que vous, vous vous en souviendrez — ce Français qui a conçu et mis en place la force de dissuasion nucléaire française. Un jour, un officier de l'armée américaine en visite lui a demandé : « Combien d'armes nucléaires pensez-vous qu'il vous faut vraiment ? » Et il a souri, il a répondu : « Une seule. » L'autre a dit : « Une seule ? » Et il a ajouté : « Bien sûr. Ces engins sont tellement dévastateurs, tellement destructeurs... une seule suffit. » Eh bien, il y a beaucoup de vérité et de sagesse dans ce qu'il a dit. On n'a pas besoin d'en avoir beaucoup. Maintenant, les Russes, pour différentes raisons — et là, on revient à ce qu'on disait tout à l'heure — c'est pour ça que c'est si dangereux quand quelqu'un comme Sergueï Lavrov, qui est, je dirais, l'un des hommes les plus équilibrés et réfléchis dans les relations internationales aujourd'hui... Dans le vieux dix-neuvième siècle, on l'aurait sans doute considéré comme une sorte de doyen du corps diplomatique.

On le verrait dans ce rôle-là, un peu comme on voyait Bismarck à une certaine époque... euh, Gorshkov aussi, enfin... j'essaie de me souvenir de son nom, mais... ah, impossible, je ne retrouve pas. C'était un Allemand... euh, Nesselrode, voilà, qui était aussi le représentant du tsar. Et avant eux, il y en a eu beaucoup d'autres. Mais ce qu'il faut comprendre, c'est que ces gens-là étaient des professionnels. Ils avaient passé des années, parfois des décennies, dans ces milieux. Et quand ils parlaient, tout le monde écoutait. Que ce soit pour une médiation ou autre chose, leur parole comptait, parce qu'ils avaient une réputation d'intégrité, de précision et de sérieux. C'étaient des hommes instruits. Alors, quand je l'entends, lui, ça devrait vraiment attirer l'attention de tout le monde. Mais non, ça ne le fait pas, parce que tout ce que je viens de décrire n'est pas respecté à Washington. Si ça l'était, la plupart de ceux qui sont assis là-bas n'auraient même pas de poste.

#Glenn

Oui. Eh bien, je crois que le Français, c'était de Gaulle, qui avait dit qu'une arme nucléaire n'a besoin que d'imposer des dégâts inacceptables. C'est un peu comme la stratégie des Suisses pendant la Seconde Guerre mondiale. Ils n'avaient pas besoin d'une dissuasion par déni. Tout ce qu'ils devaient faire, c'était s'assurer que ce serait trop coûteux, trop douloureux, pour les Allemands d'envahir la Suisse. Donc, ça fixe un peu les limites du nombre d'armes nucléaires dont on a vraiment besoin, je suppose.

#Douglas Macgregor

Oui, et je pense que ce qui est intéressant, c'est que cette capacité de frappe ISR — renseignement, surveillance, reconnaissance, combinée à des armes de frappe — que les Iraniens ont démontrée, montre que la plupart des puissances moyennes ou plus petites peuvent développer ça et imposer exactement ce dont vous parlez. Le coût devient alors tellement élevé qu'on se dit : laissons tomber. Ce n'est pas la bonne voie. Parlons-en.

#Douglas Macgregor

Exactement.

#Glenn

On apprend cette leçon à la dure. Cela dit, c'est justement ça, historiquement, qui a souvent été la source de la paix. Quand les armes favorisent la défense plutôt que l'attaque, on a en général une période de stabilité. En tout cas, merci beaucoup d'avoir pris le temps de partager votre point de vue.

#Douglas Macgregor

Merci encore. Bien sûr. Merci, Glenn Diesen.